

# QU'EST-CE QUE LE GOUVERNEMENT? QU'EST-CE QUE DIEU? <sup>(1)</sup>

par

**Pierre-Joseph PROUDHON**

-----  
Extrait de «*La voix du Peuple*» - n°36 - 5 novembre 1849 (2).  
-----

Qu'est-ce que le Gouvernement? Quel est son principe, son objet, son droit? Telle est incontestablement la première question que se pose l'homme politique.

Or, à cette question en apparence si simple, et dont la solution semble si facile, il se trouve que la foi seule peut répondre. La philosophie est aussi incapable de démontrer le Gouvernement que de prouver Dieu. L'Autorité, comme la Divinité, n'est point matière de savoir; c'est, je le répète, matière de foi.

Cet aperçu, si paradoxal au premier coup d'œil, et pourtant si vrai, mérite quelques développements. Nous allons essayer, sans aucun appareil scientifique, de nous faire comprendre.

Le principal attribut, le trait signalétique de notre espèce, après la PENSÉE, est la croyance, et, avant toutes choses, la croyance en Dieu. Parmi les philosophes, les uns voient dans cette foi à un Être supérieur une prérogative de l'humanité, d'autres n'y découvrent que sa faiblesse. Quoi qu'il en soit du mérite ou du démérite de la croyance à l'idée de Dieu, il est certain que le début de toute spéculation métaphysique est un acte d'adoration du Créateur: c'est ce que l'histoire de l'esprit humain, chez tous les Peuples, constate d'une manière invariable.

Mais qu'est-ce que Dieu? Voilà ce que demandent aussitôt, et d'un mouvement irrésistible, le croyant et le philosophe. Et, comme corollaire de cette première interrogation, ils se posent immédiatement celle-ci: *Quelle est, de toutes les religions, la meilleure?* En effet, s'il existe un Être supérieur à l'Humanité, il doit exister aussi un système de rapports entre cet Être et l'Humanité: quel est donc ce système? La recherche de la meilleure religion est le second pas que fait l'esprit humain dans la Raison et dans la Foi.

A cette double question, pas de réponse possible. La définition de la Divinité échappe à l'intelligence. L'Humanité a été tour à tour fétichiste, idolâtre, chrétienne et bouddhiste, juive et mahométane, déiste et panthéiste: elle a adoré tour à tour les plantes, les animaux, les astres, le ciel, l'âme du monde, et, finalement, elle-même (3): elle a erré de superstition en superstition, sans pouvoir saisir

(1) L'article servit à la préface de la troisième édition des *Confessions d'un révolutionnaire* (1852). Nous reproduisons l'édition Tops/H. Trinquier (1997) qui reprenait celle de Marcel Rivière de 1929. Les notes sont de Daniel Halévy (signalées par la mention D.H.) et Hervé Trinquier.

(2) L'article était donc paru, dans le journal de Proudhon peu de jours après la publication de la 1ère édition des *Confessions* qui date d'octobre 1849. (D.H.)

(3) Allusion à la théorie de Feuerbach qui, notamment dans son *Essence du Christianisme* (1841) affirme que le seul objet de la religion, c'est l'homme. On sait qu'entre 1844 et 1846, Karl Grün avait traduit Feuerbach à Proudhon qui ne parlait pas allemand. Proudhon, quant à lui, affirmera que l'humanité ne peut être considérée comme Dieu puisque perpétuellement perfectible (*De la Justice...*).

l'objet de sa croyance, sans parvenir à déterminer son Dieu. Le problème de l'essence et des attributs de Dieu et du culte qui lui convient, comme un piège tendu à son ignorance, tourmente l'Humanité dès son origine. Les Peuples se sont égorgés pour leurs idoles, la société s'est épuisée à l'élaboration de ses croyances, sans que la solution ait avancé d'un pas.

Le déiste, le panthéiste, comme le chrétien et l'idolâtre, est réduit à la foi pure. On dirait même, et c'est le seul progrès que nous ayons fait dans cette étude, qu'il répugne à la raison de connaître et de savoir Dieu: il ne nous est donné que d'y croire. Et c'est pour cela qu'à toutes les époques, et sous toutes les religions, il s'est rencontré un petit nombre d'hommes, plus hardis en apparence que les autres, qui, ne comprenant pas Dieu, ont pris le parti de le nier: on leur a donné le nom d'esprits forts ou d'athées.

Mais il est évident que l'athéisme est encore moins logique que la foi. Le fait primitif, irréfragable (4), de la croyance spontanée à l'Être suprême subsistant toujours, et le problème que ce fait implique se posant inévitablement, l'athéisme ne pouvait être accepté comme solution. Bien loin qu'il témoignât de la force de l'esprit, il ne prouvait que son désespoir. Aussi en est-il de l'athéisme comme du suicide: il n'a été embrassé que par le très petit nombre. Le Peuple l'a toujours eu en horreur.

Les choses étaient ainsi. L'Humanité semblait placée éternellement entre une question insoluble et une négation impossible, lorsque, sur la fin du dernier siècle, un philosophe, Kant, aussi remarquable par sa profonde piété, que par l'incomparable puissance de sa réflexion, s'avisait d'attaquer le problème théologique d'une façon toute nouvelle (5).

Il ne se demanda plus, comme tout le monde avait fait avant lui Qu'est-ce que Dieu? et quelle est la vraie religion? D'une question de fait il fit une question de forme, et il se dit: D'où vient que je crois en Dieu? Comment, en vertu de quoi se produit dans mon esprit cette idée? Quel en est le point de départ et le développement? Quelles sont ses transformations, et, au besoin, sa décroissance? Comment, enfin, est-ce que, dans l'âme religieuse, les choses, les idées, se passent?

Tel fut le plan d'études que se proposa, sur Dieu et la Religion, le philosophe de Koenigsberg. Renonçant à poursuivre davantage le contenu, ou la réalité de l'idée de Dieu, il se mit à faire, si j'ose ainsi dire, la biographie de cette idée. Au lieu de prendre, comme un anachorète (6), pour objet de ses méditations, l'être de Dieu, il analysa la foi en Dieu, telle que la lui offrait une période religieuse de six mille ans. En un mot, il considéra dans la religion, non plus une révélation externe et surnaturelle de l'Être infini, mais un phénomène de notre entendement.

Dès ce moment le charme fut rompu: le mystère de la religion fut révélé à la philosophie. Ce que nous cherchons et que nous VOYONS en Dieu, comme parlait Malebranche (7), ce n'est point cet être, ou pour parler plus juste, cette entité chimérique, que notre imagination agrandit sans cesse, et qui, par cela même qu'elle doit être tout d'après la notion que s'en fait notre esprit, ne peut dans la réalité être rien: c'est notre propre idéal, l'essence pure de l'Humanité.

Ce que le théologien poursuit, à son insu, dans le dogme qu'il enseigne, ce ne sont pas les mystères de l'infini: ce sont les lois de notre spontanéité collective et individuelle. L'âme humaine ne s'aperçoit point d'abord par la contemplation réfléchie de son moi, ainsi que l'entendent les psychologues; elle s'aperçoit hors d'elle-même, comme si elle était un être différent placé vis-à-vis d'elle: c'est cette image renversée qu'elle appelle Dieu.

Ainsi, la morale, la justice, l'ordre, les lois, ne sont plus choses révélées d'en haut, imposées à notre

(4) *Irréfragable*: Qu'on ne peut récuser.

(5) Emmanuel KANT (1724 - 1804): Philosophe né et mort à Koenigsberg.

(6) *Anachorète*: Qui se retire dans la solitude pour mener une vie contemplative.

(7) Nicolas de MALEBRANCHE (1638 - 1715): Il s'efforce de concilier le cartésianisme avec le dogme; Descartes et Saint Augustin. Il soutint: - que la raison humaine et le Verbe divin ne font qu'une seule chose; - que nous ne connaissons, des choses matérielles, que leurs modèles, tels qu'ils sont en Dieu; - qu'il n'y a d'autre cause efficace dans l'univers que la volonté divine.

libre arbitre par un soi-disant créateur, inconnu, inintelligible; ce sont choses qui nous sont propres et essentielles comme nos facultés et nos organes, comme notre chair et notre sang. En deux mots: Religion et Société sont termes synonymes; l'Homme est sacré pour lui-même comme s'il était Dieu. Le Catholicisme et le Socialisme, identiques pour le fond, ne diffèrent que par la forme: ainsi s'expliquent à la fois, et le fait primitif de la croyance en Dieu, et le progrès irrécusable des religions (8).

Or, ce que Kant a fait il y a près de soixante ans pour la Religion, ce qu'il avait fait auparavant pour la Certitude; ce que d'autres avant lui avaient essayé pour le Bonheur ou le Souverain Bien, la *Voix du Peuple* (9) se propose de l'entreprendre pour le Gouvernement.

Après la croyance à Dieu, celle qui occupe le plus de place dans la pensée générale est la croyance à l'Autorité. Partout où il existe des hommes groupés en société, on retrouve, avec le rudiment d'une religion, le rudiment d'un pouvoir, l'embryon d'un gouvernement. Ce fait est aussi primitif, aussi universel, aussi irrécusable que celui des religions.

Mais qu'est-ce que le Pouvoir, et quelle est la meilleure forme de Gouvernement? car il est clair que si nous parvenions à connaître l'essence et les attributs du pouvoir, nous saurions du même coup quelle est la meilleure forme à lui donner, quelle est, de toutes les constitutions, la plus parfaite. Nous aurions de la sorte résolu l'un des deux grands problèmes posés par la Révolution de Février: nous aurions résolu le problème politique, principe, moyen ou but - nous ne préjugeons rien - , de la réforme économique.

Eh bien! sur le Gouvernement comme sur la Religion, la controverse dure depuis l'origine des sociétés, et avec aussi peu de succès. Autant de gouvernements que de religions, autant de théories politiques que de systèmes de philosophie: c'est-à-dire, pas de solution. Plus de deux mille ans avant Montesquieu et Machiavel, Aristote, recueillant les définitions diverses du gouvernement, le distinguait suivant ses formes: patriarchies, démocraties, oligarchies, aristocraties, monarchies absolues, monarchies constitutionnelles, théocraties, républiques fédératives, etc... Il déclarait, en un mot, le problème insoluble. Aristote, en matière de gouvernement, comme en matière de religion, était sceptique. Il n'avait de foi ni en Dieu ni à l'État.

Et nous qui, en soixante années, avons usé sept ou huit espèces de gouvernements; qui, à peine entrés en République, sommes déjà las de notre Constitution; nous, pour qui l'exercice du pouvoir n'a été, depuis la conquête des Gaules par Jules César jusqu'au ministère des frères Barrot (10) que la pratique de l'oppression et de l'arbitraire; nous enfin qui assistons en ce moment aux saturnales (11) des gouvernements de l'Europe, avons-nous donc plus de foi qu'Aristote? N'est-il pas temps que nous sortions de cette malheureuse ornière, et qu'au lieu de nous épuiser davantage à la recherche du meilleur gouvernement, de la meilleure organisation à faire de l'idée politique, nous posions la question, non plus sur la réalité, mais sur la légitimité de cette idée?

Pourquoi croyons-nous au Gouvernement? D'où vient, dans la société humaine, cette idée d'Autorité, de Pouvoir; cette fiction d'une Personne supérieure, appelée l'État?

Comment se produit cette fiction? Comment est-ce qu'elle se développe? Quelle est sa loi d'évolution, son économie?

(8) Peu de jours auparavant, le 21 octobre, dans un autre article de la *Voix du Peuple*: «Le socialisme est l'antipode, l'image renversée du catholicisme; ne soyez pas surpris que socialistes et jésuites se trouvent toujours d'accord quand il s'agit d'éliminer les opinions bâtarde, inintelligentes de la Révolution». (D.H.)

(9) La *Voix du Peuple* ayant été supprimée, après quelques mois d'existence, par autorité de police et force des baïonnettes, les études que ce journal avait promises à ses lecteurs ont été nécessairement ajournées. Une première publication vient d'en être faite sous ce titre: *Idée générale de la Révolution au XIXème siècle* (note de P-J. Proudhon).

(10) Odilon BARROT (1791-1873), monarchiste constitutionnel, chef de la gauche modérée, il fut, en 1847, l'un des promoteurs de la campagne des banquets. Celle-ci aboutit non pas à des réformes mais à une Révolution. Après l'élection de Louis BONAPARTE comme président de la République (déc. 1848), il accepta la présidence du conseil avant de revenir à ses opinions monarchistes. Son frère, Victorien BARROT (1806-1883), fut choisi comme secrétaire par Louis BONAPARTE en 1848. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il deviendra membre du conseil et sénateur.

(11) *Saturnales*: Fêtes désordonnées.

N'en serait-il point du Gouvernement comme de Dieu et de l'Absolu, qui ont si longtemps et si infructueusement occupé les philosophes? Ne serait-ce pas encore une des conceptions primogènes (12) de notre entendement, auxquelles nous donnons à tort le nom d'idées, et qui, sans réalité, sans réalisation possible, n'expriment qu'un indéfini, n'ont d'essence que l'arbitraire?

Et puisque, relativement à Dieu et à la Religion, l'on a trouvé déjà, par l'analyse philosophique, que sous l'allégorie (13) de ses mythes religieux, l'Humanité ne poursuit autre chose que son propre idéal, ne pourrions-nous chercher encore ce qu'elle veut sous l'allégorie de ses mythes politiques? Car enfin, les institutions politiques, si différentes, si contradictoires, n'existent ni par elles-mêmes, ni pour elles-mêmes; ainsi que les cultes, elles ne sont point essentielles à la société, ce sont des formules ou combinaisons hypothétiques, au moyen desquelles la civilisation se maintient dans une apparence d'ordre, ou pour mieux dire, cherche l'ordre. Quel est donc, encore une fois, le sens caché de ces institutions, le but réel où vient s'évanouir le concept politique, la notion du gouvernement?

En deux mots, au lieu de voir dans le gouvernement, avec les absolutistes, l'organe et l'expression de la société; avec les doctrinaires (14), un instrument d'ordre, ou plutôt de police; avec les radicaux, un moyen de révolution: essayons d'y voir simplement un phénomène de la vie collective, la représentation externe de notre droit, l'éducation de quelqu'une de nos facultés. Qui sait si nous ne découvrirons point alors que toutes ces formules gouvernementales, pour lesquelles les Peuples et les citoyens s'entr'égorgeaient depuis soixante siècles, ne sont qu'une fantasmagorie de notre esprit, que le premier devoir d'une raison libre est de renvoyer aux musées et aux bibliothèques?

Telle est la question posée et résolue dans les *Confessions d'un Révolutionnaire*, et dont la *Voix du Peuple* se propose, à l'aide des faits que lui fournissent et le pouvoir et les partis qui se le disputent, de donner jour par jour le commentaire.

De même que la Religion, le Gouvernement est une manifestation de la spontanéité sociale, une préparation de l'Humanité à un état supérieur.

Ce que l'Humanité cherche dans la Religion et qu'elle appelle DIEU, c'est elle-même. Ce que le citoyen cherche dans le Gouvernement et qu'il nomme Roi, Empereur ou Président, c'est lui-même aussi, c'est la LIBERTÉ. Hors de l'Humanité, point de Dieu; le concept théologique n'a pas de sens: Hors de la Liberté, point de Gouvernement; le concept politique est sans valeur.

La meilleure forme de Gouvernement, comme la plus parfaite des religions, prise au sens littéral, est une idée contradictoire. Le problème n'est pas de savoir comment nous serons le mieux gouvernés, mais comment nous serons le plus libres. La liberté adéquate et identique à l'ordre, voilà tout ce que contiennent de réel le pouvoir et la politique. Comment se constitue cette liberté absolue, synonyme d'ordre? voilà ce que nous enseignera l'analyse des différentes formules de l'autorité. Pour tout le reste, nous n'admettons pas plus le gouvernement de l'homme par l'homme, que l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ainsi, la marche que nous nous proposons de suivre, en traitant la question politique et en préparant les matériaux d'une révision constitutionnelle, sera la même que nous avons suivie jusqu'à ce jour en traitant la question sociale. La *Voix du Peuple*, en complétant l'œuvre des deux journaux ses prédécesseurs, sera fidèle à leurs errements (15).

(12) *Primogène*: du latin *Primus*, premier, suivi du suffixe *gène*, employé dans le langage scientifique avec le sens de «engendrant». Une conception primogène serait donc une conception primaire devant engendrer des réflexions plus abouties.

(13) *Allégorie*: Fiction qui présente une chose pour une autre.

(14) *Doctrinaires*: Ecole politique fondée sous la restauration par Royer-Collard et Guizot prônant la politique du juste-milieu et l'opposant à la fois à la souveraineté du Peuple et à la monarchie de droit divin. Ils finirent par se prononcer pour une monarchie constitutionnelle dans laquelle «*Le roi règne, et ne gouverne pas*».

(15) Les deux journaux antérieurs avaient été le *Représentant du Peuple* qui avait paru d'octobre 1847 à juin 1848, et le *Peuple* qui avait paru de novembre 1848 à juin 1849. A son tour la *Voix du Peuple* devait être suivie du *Peuple* de 1850. (D. H.)

Que disions-nous, dans ces deux feuilles, tombées l'une après l'autre sous les coups de la réaction et de l'état de siège?

Nous ne demandions point, comme l'avaient fait jusqu'alors nos devanciers et nos confrères: *Quel est le meilleur système de communauté? la meilleure organisation de la propriété? Ou bien encore: Lequel vaut mieux de la propriété ou de la communauté? de la théorie de Saint-Simon ou de celle de Fourier? du système de Louis Blanc ou de celui de Cabet?*

A l'exemple de Kant, nous posons ainsi la question: *Comment est-ce que l'homme possède? Comment s'acquiert la propriété? Comment se perd-elle? Quelle est la loi de son évolution et de sa transformation? Où va-t-elle? Que veut-elle? Que représente-t-elle, enfin?* Car il appert suffisamment, par le mélange indissoluble de biens et de maux qui l'accompagnent, par l'arbitraire qui fait son essence (*jus utendi et abutendi*) (16) et qui est la condition *sine qua non* de son intégralité, qu'elle n'est encore, de même que la Religion et le Gouvernement, qu'une hypothèse, ou mieux, une hypotypose (17) de la Société, c'est-à-dire une représentation allégorique d'une conception de notre intelligence.

Comment, ensuite, est-ce que l'homme travaille? Comment s'établit la comparaison des produits? Comment s'opère la circulation dans la société? A quelles conditions? Suivant quelles lois?

Et la conclusion de toute cette monographie de la propriété (18) a été celle-ci: La propriété indique fonction ou attribution; la communauté, réciprocité d'action; l'usure, toujours décroissante, identité du travail et du capital.

Pour opérer le dégagement et la réalisation de tous ces termes, jusqu'à présent enveloppés sous les vieux symboles propriétaires, que faut-il? Que les travailleurs se garantissent les uns aux autres le travail et le débouché; à cette fin, qu'ils acceptent, comme monnaie, leurs obligations réciproques.

Eh bien nous disons aujourd'hui: La liberté politique résultera pour nous, comme la liberté industrielle, de notre mutuelle garantie. C'est en nous garantissant les uns aux autres la liberté, que nous nous passerons de ce gouvernement, dont la destination est de symboliser la devise républicaine: *Liberté, Egalité, Fraternité*, laissant à notre intelligence le soin d'en trouver la réalisation. Or, quelle est la formule de cette garantie politique et libérale? présentement, le suffrage universel (19), plus tard, le libre contrat...

Réforme économique et sociale, par la garantie mutuelle du crédit. Réforme politique, par la transaction des libertés individuelles. Tel est le programme de la *Voix du Peuple*.

La Révolution marche, s'écriait hier, à propos du message de Louis Bonaparte, une feuille absolutiste. Ces gens-là ne voient la Révolution que dans les catastrophes et les coups d'État. Nous disons à notre tour: *Oui, la Révolution marche, car elle a trouvé des interprètes. Nos forces peuvent faillir à la tâche; notre dévouement, jamais!*

**Pierre-Joseph PROUDHON.**

(16) *Jus utendi et abutendi*: Le droit d'user et d'abuser.

(17) *Hypotypose*: En rhétorique, description vivante qui met les choses sous les yeux.

(18) *Monographie de la propriété*: Étude particulière de la propriété.

(19) Dans *Idées Révolutionnaires*, nous avons vu Proudhon s'opposer au suffrage universel en tant que moyen d'élection du président de la République: «*Le moyen le plus sûr de faire mentir le Peuple est d'établir le suffrage universel*». Dans les *Confessions*, il en fait un moyen de Révolution. C'est que de la simple élection du roi («*Votre président sera roi, vous dis-je, ou ne sera rien du tout*»), Proudhon entend ici le suffrage universel généralisé à toutes les décisions à prendre en société Justice, Religion, Education... Le suffrage universel combattu dans *Idées...* est celui qui augmente la force du Pouvoir en lui conférant une légitimité populaire. Celui défendu dans les *Confessions* est celui qui ôte tout pouvoir au gouvernement en multipliant à l'infini les centres de décision. Encore, précise Proudhon, qu'il s'agit là d'une forme imparfaite d'organisation sociale et qu'il faut parvenir à la notion de libre contrat. Mais, en ces années 1849 - 1852, le suffrage universel est vécu comme un immense progrès par l'ensemble du peuple. Alors, répond Proudhon, systématisons-le.